

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

13^e ANNÉE.

N^o 7

JUILLET 1870.

Photographie et Télégraphie de la pensée

(Œuvres posthumes.)

La photographie et la télégraphie de la pensée sont des questions jusqu'ici à peine effleurées. Comme toutes celles qui n'ont pas trait aux lois qui, par essence doivent être universellement répandues, elles ont été reléguées au second plan, bien que leur importance soit capitale et que les éléments d'étude qu'elles renferment soient appelés à éclairer bien des problèmes demeurés jusqu'ici sans solution.

Lorsqu'un artiste de talent exécute un tableau, l'œuvre magistrale à laquelle il consacre tout le génie qu'il s'est acquis progressivement, il en établit d'abord les grandes masses de manière à ce que l'on comprenne, dès l'esquisse, tout le parti qu'il espère en tirer; ce n'est qu'après avoir minutieusement élaboré son plan général, qu'il procède à l'exécution des détails; et bien que ce dernier travail demande à être traité avec plus de soin peut-être que l'ébauche, il serait cependant impossible si cette dernière ne l'avait précédé. Il en est de même en Spiritisme. Les lois fondamentales, les principes généraux dont les racines existent dans l'esprit de tout être créé, ont dû être élaborés dès l'origine. Toutes les autres questions quelles qu'elles soient, dépendent des premières; c'est la raison qui en fait pendant un certain temps, négliger l'étude directe.

On ne peut en effet logiquement parler de photographie et de télégraphie de la pensée avant d'avoir démontré l'existence de l'âme qui manœuvre les éléments fluidiques, et celle des fluides qui permettent d'établir des rapports entre deux âmes distinctes. Aujourd'hui encore, c'est à peine peut-être si nous sommes suffisamment éclairés pour l'élaboration définitive de ces immenses problèmes! Néanmoins, quelques considérations de nature à préparer une étude plus complète ne seront certainement pas déplacées ici.

L'homme étant limité dans ses pensées et ses aspirations, ses horizons étant bornés, il lui faut nécessairement concrétiser et étiqueter toutes choses pour en garder un souvenir appréciable, et baser sur les données acquises, ses études futures. Les premières notions de la connaissance lui sont venues par le sens de la vue; c'est l'image d'un objet qui lui a appris que l'objet existait. Connaissant plusieurs objets, tirant des déductions des impressions différentes qu'ils produisaient sur son être intime, il en a fixé la quintessence dans son intelligence par le phénomène de la mémoire. Or qu'est-ce que la mémoire, sinon une sorte d'album plus ou moins volumineux, que l'on feuillette pour retrouver les idées effacées et retracer les événements disparus! Cet album a des signets aux endroits remarquables; on se souvient immédiatement de certains faits; il faut feuilleter longtemps pour certains autres.

La mémoire est comme un livre! Celui dont on lit avec plaisir certains passages présente facilement ces passages aux yeux; les feuillets vierges ou rarement parcourus, doivent être tournés un à un, pour retracer un fait auquel on s'est peu arrêté.

Lorsque l'Esprit incarné se rappelle, sa mémoire lui présente en quelque sorte la photographie du fait qu'il recherche. En général, les incarnés qui l'entourent ne voient rien; l'album est dans un lieu inaccessible à leur vue; mais les Esprits voient et feuillettent avec nous; en certaines circonstances ils peuvent même à dessein aider à notre recherche ou la troubler.

Ce qui se produit d'incarné à Esprit a également lieu d'Esprit à voyant; lorsqu'on évoque le souvenir de certains faits dans l'existence d'un Esprit, la photographie de ces faits se présente à lui, et le voyant, dont la situation spirituelle est analogue à celle de l'Esprit libre, voit comme lui, et voit même en certaines circonstances ce que l'Esprit ne voit pas par lui-même, de même qu'un désincarné peut feuilleter dans la mémoire d'un incarné sans que ce dernier en ait conscience, et lui rappeler des faits oubliés depuis longtemps. Quant aux pensées abstraites, par cela même qu'elles existent, elles prennent un corps pour impressionner le cerveau; elles doivent agir naturellement sur lui, s'y buriner en quelque sorte; dans ce cas encore comme dans le premier, la similitude entre les faits qui existent sur terre et dans l'espace, paraît parfaite.

Le phénomène de la photographie de la pensée, ayant déjà été l'objet de quelques réflexions dans la *Revue*, pour plus de clarté,

nous reproduisons quelques passages de l'article où ce sujet est traité, et que nous complétons par de nouvelles remarques.

Les fluides étant le véhicule de la pensée, celle-ci agit sur les fluides comme le son agit sur l'air; ils nous apportent la pensée comme l'air nous apporte le son. On peut donc dire, en toute vérité, qu'il y a dans les fluides des ondes et des rayons de pensées qui se croisent sans se confondre, comme il y a dans l'air des ondes et des rayons sonores.

Il y a plus : la pensée créant des *images fluidiques*, elle se reflète dans l'enveloppe périspiritale comme dans une glace, ou encore comme ces images d'objets terrestres qui se réfléchissent dans les vapeurs de l'air; elle y prend un corps et s'y *photographie* en quelque sorte. Qu'un homme, par exemple, ait l'idée d'en tuer un autre, quelque impassible que soit son corps matériel, son corps fluidique est mis en action par la pensée dont il reproduit toutes les nuances; il exécute fluidiquement le geste, l'acte qu'il a le dessein d'accomplir; sa pensée crée l'image de la victime, et la scène entière se peint, comme dans un tableau, telle qu'elle est dans son esprit.

C'est ainsi que les mouvements les plus secrets de l'âme se répercutent dans l'enveloppe fluidique; qu'une âme peut lire dans une autre âme comme dans un livre et voir ce qui n'est pas perceptible par les yeux du corps. Les yeux du corps voient les impressions intérieures qui se reflètent sur les traits de la figure : la colère, la joie, la tristesse; mais l'âme voit sur les traits de l'âme les pensées qui ne se traduisent pas au dehors.

Toutefois si, en voyant l'intention, l'âme peut pressentir l'accomplissement de l'acte qui en sera la suite, elle ne peut cependant, déterminer le moment où il s'accomplira, ni en préciser les détails, ni même affirmer qu'il aura lieu, parce que des circonstances ultérieures peuvent modifier les plans arrêtés et changer les dispositions. Elle ne peut voir ce qui n'est pas encore dans la pensée; ce qu'elle voit, c'est la préoccupation du moment ou habituelle de l'individu, ses désirs, ses projets, ses intentions bonnes ou mauvaises; de là les erreurs dans les prévisions de certains voyants. Lorsqu'un événement est subordonné au libre arbitre d'un homme, ils ne peuvent qu'en pressentir la probabilité d'après la pensée qu'ils voient, mais non affirmer qu'il aura lieu de telle manière et à tel moment. Le plus ou moins d'exactitude dans les prévisions dépend en outre de l'étendue et de la clarté de la vue psychique; chez certains individus, Esprits ou incarnés, elle est limitée à un point ou diffuse,

tandis que chez d'autres elle est nette et embrasse l'ensemble des pensées et des volontés devant concourir à la réalisation d'un fait. Mais, par-dessus tout, il y a toujours la volonté supérieure qui peut, dans sa sagesse, permettre une révélation ou l'empêcher; dans ce dernier cas, un voile impénétrable est jeté sur la vue psychique la plus perspicace. (Voyez, dans la Genèse, le chapitre de la *Prescience*.)

La théorie des créations fluidiques, et, par suite, de la photographie de la pensée, est une conquête du Spiritisme moderne, et peut être désormais considérée comme acquise en principe, sauf les applications de détail qui seront le résultat de l'observation. Ce phénomène est incontestablement la source des visions fantastiques et doit jouer un grand rôle dans certains rêves.

Quel est celui sur la terre qui sait de quelle manière se sont produits les premiers moyens de communication de la pensée? Comment ils ont été inventés ou plutôt trouvés? Car on n'invente rien, tout existe à l'état latent; c'est aux hommes de chercher les moyens de mettre en œuvre les forces que leur offre la nature. Qui sait le temps qu'il a fallu pour se servir de la parole d'une façon complètement intelligible?

Le premier qui poussa un cri inarticulé avait bien une certaine conscience de ce qu'il voulait exprimer, mais ceux auxquels il s'adressait n'y comprirent rien tout d'abord; ce n'est que par une longue suite de temps qu'il a existé des mots convenus, puis des phrases écourtées, puis enfin des discours entiers. Combien de milliers d'années n'a-t-il pas fallu pour arriver au point où l'humanité se trouve aujourd'hui! Chaque progrès dans le mode de communication, de relation entre les hommes, a été constamment marqué par une amélioration dans l'état social des êtres. A mesure que les rapports d'individu à individu deviennent plus étroits, plus réguliers, on sent le besoin d'un nouveau mode de langage plus rapide, plus capable de mettre les hommes en rapport instantanément et universellement les uns avec les autres. Pourquoi ce qui a lieu dans le monde physique par la télégraphie électrique, n'aurait-il pas lieu dans le monde moral d'incarné à incarné par la télégraphie humaine? pourquoi les rapports occultes qui unissent plus ou moins consciemment les pensées des hommes et des Esprits, par la télégraphie spirituelle, ne se généraliseraient-ils pas entre les hommes d'une manière consciente?

La télégraphie humaine! Voilà certes de quoi provoquer le

sourire de ceux qui se refusent à admettre tout ce qui ne tombe pas sous les sens matériels. Mais qu'importent les railleries des présomptueux ? toutes leurs dénégations n'empêcheront pas les lois naturelles de suivre leurs cours et de trouver de nouvelles applications à mesure que l'intelligence humaine sera en mesure d'en ressentir les effets.

L'homme a une action directe sur les choses comme sur les personnes qui l'entourent. Souvent une personne dont on fait peu de cas, exerce une influence décisive sur d'autres qui ont une réputation bien supérieure. Cela tient à ce que, sur la terre, on voit beaucoup plus de masques que de visages et que les yeux y sont obscurcis par la vanité, l'intérêt personnel et toutes les mauvaises passions. L'expérience démontre qu'on peut agir sur l'Esprit des hommes à leur insu. Une pensée supérieure, *fortement pensée*, pour me servir de cette expression, peut donc, selon sa force et son élévation, frapper plus près ou plus loin des hommes qui n'ont aucune conscience de la manière dont elle leur arrive, de même que souvent celui qui l'émet n'a pas conscience de l'effet produit par cette émission. C'est là un jeu constant des intelligences humaines et de leur action réciproque les unes sur les autres. Joignez à cela l'action de celles qui sont désincarnées et calculez si vous le pouvez, la puissance incalculable de cette force composée de tant de forces réunies.

Si l'on pouvait se douter du mécanisme immense que la pensée met en jeu, et des effets qu'elle produit d'un individu à un autre, d'un groupe d'êtres à un autre groupe, et enfin de l'action universelle des pensées des hommes les unes sur les autres, l'homme serait ébloui ! il se sentirait anéanti devant cette infinité de détails, devant ces réseaux innombrables reliés entre eux par une puissante volonté et agissant harmoniquement pour atteindre un but unique : le progrès universel.

Par la télégraphie de la pensée, il appréciera dans toute sa valeur, la loi de la solidarité, en réfléchissant qu'il n'est pas une pensée soit criminelle, soit vertueuse ou tout autre, qui n'ait une action réelle sur l'ensemble des pensées humaines et sur chacune d'entre elles ; et si l'égoïsme lui faisait méconnaître les conséquences pour autrui d'une pensée perverse qui lui fut personnelle, il sera porté par ce même égoïsme, à bien penser, pour augmenter le niveau moral général, en songeant aux conséquences sur lui-même d'une mauvaise pensée chez autrui.

Est-ce autre chose qu'une conséquence de la télégraphie de la pensée, que ces chocs mystérieux qui nous préviennent de la joie ou de la souffrance, chez un être cher éloigné de nous? N'est-ce pas à un phénomène de même genre que nous devons les sentiments de sympathie ou de répulsion qui nous entraînent vers certains esprits et nous éloignent d'autres?

Il y a certainement là un champ immense pour l'étude et l'observation, mais dont nous ne pouvons apercevoir encore que les masses; l'étude des détails sera la conséquence d'une connaissance plus complète des lois qui régissent l'action des fluides les uns sur les autres.

ALLAN KARDEC.

Remarque. — Il nous a paru intéressant de fonder dans cet article, une communication que M. Allan Kardec a bien voulu dicter sur le même sujet depuis son retour dans le monde des Esprits.

L'identité du style et des pensées ne nous ayant paru rien laisser à désirer, nous laissons à la sagacité de nos lecteurs de distinguer ce qui appartient à M. Allan Kardec comme incarné et comme Esprit.

Du Progrès religieux

PAR P.-V. GLADE (1).

Le premier des progrès est celui de la conscience humaine, parce qu'il est la base de la moralité sociale.

Tel est le titre d'un remarquable ouvrage sur la question religieuse, qu'un de nos correspondants de Belgique, M. Vanderyst, a bien voulu nous signaler. Quoique écrit à un point de vue exclusivement catholique, certaines pensées semblent inspirées par la prévision des événements qui s'accomplissent à notre époque. L'auteur paraît prévoir dans un avenir prochain, la naissance d'une croyance nouvelle plus en rapport avec les progrès de l'intelligence et de la raison humaines. Comme Joseph de Maistre, il a évidemment pressenti le mouvement spirite; nous ne doutons donc pas que nos lecteurs ne prennent connaissance avec intérêt des passages suivants que nous en avons extraits et qui sont d'autant plus remarquables, qu'ils ont été publiés en 1838, c'est-à-dire environ vingt ans avant la première apparition du *Livre des Esprits* :

(1) Paris, Delaunay, Palais-Royal, 1838.

« Croire c'est vivre ; sous ce rapport l'humanité est soumise aux mêmes lois que l'individu ; comme lui, elle n'agit et ne pense, ne se détermine ou ne s'abstient que conformément à ses croyances. Tout relève de là, tout y aboutit et si rigoureusement qu'il n'est pas jusqu'au plus petit changement de l'un ou de l'autre, qui n'ait sa cause ou sa source dans une modification ou une altération des croyances.

« Les mœurs sont la naturelle expression des croyances ; si celles-ci s'effacent, se perdent, tombent dans l'indifférence publique, celles-là suivent les mêmes vicissitudes, cherchent comme elles à se créer une nouvelle direction, un nouveau but et tentent également de se retremper. Ce n'est jamais qu'au moment où les croyances sont impuissantes à ressaisir et guider la société, que les mœurs publiques inclinent vers la corruption, parce qu'alors elles sont livrées à elles-mêmes.

« Les lois n'ont aucune influence directe sur les mœurs ; elles n'en sont que les déductions positives et raisonnées ; leur principal rôle est de les formuler de manière à assurer à un peuple l'ordre et la paix. Matter a exprimé cette pensée : *Ce qu'on devrait souhaiter le plus pour la prospérité de toutes les nations, c'est qu'il n'y eût pas de lois, et que les mœurs pussent partout en tenir lieu.*

« *Pour qu'un progrès se produise avec ses conditions rationnelles de durée et de civilisation, il faut qu'il vienne d'abord des croyances, passe de celles-ci dans les mœurs, pour pénétrer de là dans les lois.*

« D'où vient ce défaut d'ensemble, ce décousu de nos mœurs actuelles ? D'où vient cet individualisme qui les fractionne et énerve toute direction franche, sinon de la confusion, du pêle-mêle, de l'affaiblissement des croyances, sinon de ce dogmatisme froid, par lequel chacun, content du symbole qu'il s'est fait, croit remplir, sans au préalable les avoir approfondies, les conditions de la moralité.

« Si on fixe bien l'état religieux du présent, on s'aperçoit évidemment que le siècle ne croit qu'à l'infailibilité de Dieu ; il n'a foi qu'au livre même où est écrite la morale évangélique, parce qu'elle répond aux besoins moraux de tous les temps, à la sagesse de tous les âges. Les hommes ont-ils suffisamment approfondi la doctrine de Christ ? ont-ils suffisamment approfondi sa vie ?

« Aimez Dieu et aimez vos semblables : voilà toute la loi et sa perfection (MATTH., chap. 23).

« Ce double dogme fut le double point d'appui, la double pierre

fondamentale de la doctrine, de ses premiers disciples et des premiers pères. Pourquoi des hommes médiocres gâtèrent-ils l'œuvre d'hommes sublimes ? Espérons que le pouvoir catholique reviendra un jour à ces principes avec lesquels il ne peut périr ; pour cela il ne lui faudra que déclarer solennellement qu'il tient moins au vieux manteau sacerdotal et au philosophisme empruntés aux théocraties passées, qu'à la toge et à la doctrine du Christ, *et que l'immortalité qu'il enseigne, que l'existence qu'il exige, n'est ni une immortalité qui s'acquiert par l'égoïsme, ni une existence qui se consume en mysticité, mais celle qui fut promulguée et pratiquée par l'auteur du christianisme : celle du sacrifice quotidien au bien-être de tous, celle de la généreuse et fraternelle expansibilité, véritable et saint culte de l'homme.*

« Notre père. »

« Dès cette première parole, le Christ constitue la terre en une confraternité positive, en une association solidaire et pleine d'amour, et cette parole devient la déclaration solennelle de l'égalité humaine. Quelle élévation, quelle étendue de vœux dans un mot ! Quelle admirable précision ! Quelle plus admirable condamnation de tant de systèmes qu'on s'est efforcé de bâtir et contre le principe d'unité divine et contre le principe d'unité terrestre ! Car ce mot résume à la fois ces deux principes en faisant de Dieu le père commun des êtres raisonnables, et des êtres raisonnables autant de frères. Interrogez toutes les constitutions libres, toutes les déclarations nationales ! toutes ne sont-elles pas parties implicitement de ce sublime Notre Père ? Toutes ne partent-elles pas de la reconnaissance de ce droit de franchise universelle, prononcé par le Christ et formulé par cette parole ?

« Rien ne doit s'opérer brusquement ; il faut se garder d'accélérer ou de rompre la légitime succession des temps et des choses. Examinons la nature : elle ne passe pas brusquement de l'hiver à l'été, du printemps à l'automne, mais par une insensible pente de soleils meilleurs. Il en est ainsi de toutes les réformes, de la plus grave pour l'homme, de la réforme de ses croyances, et par suite de son état, de ses rapports moraux avec ses semblables. Préparons les effets, puisque nous voyons le but ; les générations qui suivent auront moins d'adhérence avec le passé ; ce sont donc les jeunes cœurs qu'il faut pétrir ; mais vouloir inoculer à son siècle une régénérescence morale, quand ce siècle a vieilli dans le doute et l'indifférence, c'est par trop préjuger de l'ascendant même de la

vérité. C'est donc dans les champs de l'avenir qu'il faut semer; nous le travail!

« Dans le premier demi-siècle chrétien, les disciples de Christ, présidés par leur chef, rendirent, au siège principal de l'association, en concile solennel (le seul *irrécusable* par son autorité et son *authenticité*) cette décision dont les effets s'étendent à tous les siècles, à savoir : *que la foi enseignée par le Christ, est dans ses principes et sa morale, et nullement dans les signes extérieurs, quelque respectables qu'ils soient.*

« La vérité ne s'établit pas toute seule sur terre. A peine y paraît-elle, sous quelque forme et dans quelque ordre que ce soit, qu'elle y rencontre la redoutable armée des passions et l'antagonisme de l'homme. Il lui faut alors lutter et combattre; il lui faut des siècles quelquefois pour obtenir ses lettres de naturalisation ici-bas : surtout la vérité religieuse. Il ne suffit donc pas qu'un homme, quelque bien intentionné et vertueux qu'il soit, se présente et dise : *Ceci est une religion, croyez-en-moi, j'apporte à mon siècle et à l'avenir un des articles du dogme divin, un des rayons de Dieu. Il faut considérer avec quelle sympathie l'humanité l'accueille, et de quel élan elle le seconde. S'il est dans la vérité, l'incoercible puissance que renferme celle-ci ira frapper au cœur les masses les plus inertes, les plus engourdies; elle les soulèvera, les emportera, les entraînera sur les pas de ce révélateur, qui trouvera, lui, dans leur assentiment, la sanction de sa parole.*

« Songer à la réalisation sérieuse en ce siècle du Saint-Simonisme, vouloir se servir exclusivement de ces idées ou du système de la Phalange pour réformer la société, *sans les faire précéder du travail moral et de ses résultats, c'est se tromper de base, et prendre la base matérielle, l'état et le bien-être matériels, comme supérieurs à l'assise morale et au règne de ce nom.* C'est faire un contre-sens grossier et s'engager dans une fausse voie, en recherchant les moyens secondaires d'amélioration, de préférence à ceux auxquels il est accordé de produire cette amélioration de notre race. Venons-en donc d'abord et pour longtemps, à ceux qui la prennent par le cœur, par le vrai. Sans doute, nous ne nions pas la force virtuelle de ces idées sociales et de communauté, et ce qu'elles offrent de rationnel à l'économiste positif; mais dépourvue de l'élément moral qui seul les vivifie, et du degré de développement religieux qu'elles exigent avant leur mise en œuvre, elles ne sont que des instruments dangereux, des instruments redoutables. Et autant de fois on voudra

en renouveler l'expérience, autant de fois on arrivera où sont arrivés les saints-simoniens, où arriveront les fourriéristes, qui cherchent à se calquer sur une société d'outre-mer constituée sur une base à peu près identique. Toutes se verront arrêtées faute de la vie nécessaire à ces organisations, la vie morale, le dévoûment et la charité selon et dans l'étendue de l'Évangile.

« Il faut donc avant tout réaliser la société évangélique, l'améliorer successivement selon le grand livre ; et alors viendra l'emploi sage et progressif des moyens humains, des moyens productifs et distributeurs, moyens dont n'a point parlé le Christ, et avec raison ; car avec l'organisation qu'il prescrit, ces moyens deviennent des inutilités et ces lois tombent d'elles-mêmes devant la hauteur et la puissance de ce règne.

« Il ne peut suffire à la France, qui devance dans cette voie les autres peuples, de jouir en paix de la liberté religieuse ; il ne lui peut suffire d'être au premier rang ; il faut qu'elle entraîne les nations à sa suite. Elle le doit, en vertu de cette sympathie générale, qui de tous les autres centres se dirige vers le sien, au grand regret des hommes exclusifs en religion ; elle le doit, au nom du premier des progrès, *le progrès religieux, qui fait la base de la moralité sociale.*

Oh ! si la puissance active qui, aujourd'hui s'ingénie à lui prouver qu'elle est encore esclave, quand elle est la plus libre des nations ; si la puissance de la presse française tournait ses efforts de ce côté ; si elle s'inspirait, comme elle le peut, de cette grande pensée ; si elle voulait concourir à cette grande œuvre, quelles actions de grâces ne s'attirerait-elle pas !... C'est ici que la propagande lui est permise, puisqu'elle est obligatoire pour elle : c'est sur ce terrain qu'elle devrait lever l'étendard de l'émancipation ; voilà ce qui lui serait plus glorieux que tous ces appels à *la liberté indéfinie pour laquelle elle n'est ni mûre, ni préparée.* Qu'elle y songe ; par là, elle rendrait à l'humanité un service digne d'elle, de son influence prodigieuse, de sa puissance irrésistible ; par là, elle se réconcilierait avec tous les esprits, avec ceux qu'elle s'est le plus indisposés, et avec qui, depuis longtemps, elle semble avoir brisé.

« *Si les principes des religions polythéistes ont pu fournir la base de plusieurs transformations successives, on ne peut douter que les principes du christianisme ne doivent offrir l'assise à diverses transformations de même nature.* Selon nous, ce mot ne veut pas dire changement intégral ; il ne signifie pas scission complète, abandon du

passé; il ne veut pas dire révolution dans les causes et les effets religieux; bouleversement radical, enfin. Il veut dire simplement : *application nouvelle des mêmes principes, déduction plus directe, plus rationnelle tirée de leur force intime et profonde; il veut dire réalisation, sous un nouveau mode moral, des mêmes dogmes fondamentaux.*

« Le progrès religieux est la loi du monde moral, comme le mouvement est celle du monde physique.

« Le christianisme a eu déjà ses essais de transformation, notamment aux sixième, neuvième et seizième siècles; mais *il en aura une plus complète*, nous l'affirmons par notre foi au Christ qui, avec toute son autorité divine, a assuré l'unité, puisqu'il a assuré l'accomplissement de la loi harmonique jusqu'à son dernier mot; nous l'affirmons par notre foi en la perfectibilité morale de notre race. A une génération plus avancée appartient cette évolution magnifique. La religion de l'avenir résumera les deux grands dons faits à l'homme : la moralité et l'intelligence; elle sera la science du raisonnement moral appliquée à l'humanité et développée par celle-ci dans son évolution sympathique et unitaire. *Espérons que les communions comprendront le sens et le but de l'institution nouvelle. Espérons qu'elle s'effectuera par leur concours; qu'elles ne se fient pas surtout à leur résistance à ce mouvement, ces communions débilitées:*

CAR L'ESPRIT HUMAIN, DANS LA DIRECTION OU IL SE TROUVE AUJOURD'HUI, POURRAIT BIEN SUFFIRE POUR AMENER L'HEURE DE CETTE TRANSFORMATION.

« L'incrédulité règne en maître, dit-on; mais croit-on bien que c'est en l'attaquant comme on l'attaque, qu'on la paralysera? Croit-on que c'est en l'accusant, en la frappant d'anathème, en la maudissant, qu'on extirpera ses racines? C'est absolument comme si le médecin criait après le malade et ne faisait rien pour le guérir. Non, ce n'est pas par de tels moyens qu'on préviendra la contagion, qu'on arrêtera ses effets. Il faut en venir à une profession de foi meilleure et plus chrétienne.

« *Pense-t-on donc que tout ce que les communions comportent d'aliage humain, de secondaire dans leurs formes, leur culte, leurs dogmes, soit à toujours à l'abri du temps, suprême appréciateur de la vérité?... Croit-on que, malgré le désir impie de fomenter éternellement les haines, les haines seront éternelles?... que, malgré le décevant effort que l'on fait pour cacher son côté faible ou pour suspendre l'action dissolvante de tel ou tel principe qui mine, on*

empêchera de mourir ce qui est mortel et humain?... Non. La grande erreur des siècles a été jusqu'ici de croire à l'immortalité du présent et de ne rien faire pour l'avenir religieux. *Aussi, quand l'heure de la transformation sonnait, ce n'était plus un progrès, c'était une révolution sanglante qui tout à coup déchirait son sein. Il en a été ainsi pour tout ce qui a pu apporter avec soi des éléments nouveaux, des conditions d'avenir... Il en sera autrement cette fois, pour peu que la sagesse dirige les hommes. La vraie lumière, la lumière évangélique éteindra les haines que le passé entretient encore; elle déjouera cette vaste conjuration d'une partie du christianisme contre l'autre, et élargira les voies du règne promis... DÉJA UN SOUFFLE INCONNU, sans doute cet Esprit de Dieu qui passa sur la terre au moment où elle sortit de la pensée créatrice, se répand de nouveau sur elle et annonce cette grande création morale. Et le sein de la terre tressaille, frémit, est ému comme aux premiers jours... C'est Dieu qui agit, qui opère, qui révèle son passage; c'est Dieu qui dit l'homme de se préparer à accomplir sa transformation. Qui doit craindre, qui doit disparaître dans ce travail intime de Dieu sur l'homme? L'erreur, et ce qui a fait son temps... les vieilles formes, les vieux simulacres d'or et d'argent, par lesquels il enveloppait son adoration et son culte. C'est le monde moral qui se renouvelle, le monde religieux qui va rajeunir.*

P.-V. GLADE.

Intelligence des Animaux

La question de l'intelligence des animaux semble plus que jamais, en ce moment, à l'ordre du jour. Il n'est pas de semaine où la presse journalière ne milite pour ou contre l'existence d'une âme progressive chez l'animal, et soit par les articles qui nous passent directement sous les yeux, soit par suite des documents que nous devons à la bienveillance de nos correspondants, nous voyons sans cesse grossir le dossier qui nous permettra, bientôt peut-être, d'aborder méthodiquement ce problème important entre tous, puisqu'il touche à la question des origines humaines. En attendant, nous livrons aux méditations de nos lecteurs les récits suivants qui, nous l'espérons, ne leur paraîtront pas dénués d'intérêt.

CHARITÉ D'UN CHIEN.

Sous la rubrique *Causeries scientifiques*, nous lisons dans l'*Univers illustré*, du 19 mars 1870 :

Les bêtes ne sont pas si bêtes qu'on le pense, comme dit La Fontaine. Elles savent à l'état de nature s'entr'aider ; elles savent former une raison sociale. Quant à celles qui vivent au milieu des hommes et qui s'y trouvent à l'état de domesticité, elles poussent les choses encore plus loin et en arrivent même presque à la charité.

« Il y a une quinzaine d'années, le chien d'un de nos grands restaurants de Paris, au su de tous les habitués de la maison, rassemblait les débris de cuisine qu'il pouvait se procurer, et chaque jour, à une heure convenue, il en faisait la distribution aux chiens errants.

« Il fallait voir l'excellente bête, — un gros caniche d'un formidable embonpoint, — attendre ses protégés vers sept heures du matin, ne leur permettre de prendre leur part qu'un à un, veiller à ce que les gloutons ne s'emparassent pas exclusivement des meilleurs morceaux, et montrer les dents aux récalcitrants. Cette distribution de vivres dura pendant plus de dix ans et ne cessa qu'à la mort du charitable chien, qui mourut subitement d'un coup de sang, et que ce pauvre Édouard Verreaux qui, chaque jour, du seuil de son laboratoire, voyait les actes de charité de la bête, sa voisine, empailla de ses mains, en guise d'oraison funèbre et de témoignage d'estime. »

(SAM. HENRY BERTHOUD.)

—
LA SYMPATHIE CHEZ LES POISSONS.

« Dire qu'un lien de sympathie relie tous les êtres de la création, c'est émettre une opinion aussi positive que toute vérité susceptible d'être démontrée par les faits.

« Nous en trouvons la preuve dans la publication d'une lettre adressée par une dame de Cambridge, au journal de cette ville et relative à un fait de sympathie entre deux poissons.

« Comme il nous est impossible de l'abrégé sans lui faire perdre de son intérêt, nous le reproduisons en entier. Ceux qui sont animés d'un louable intérêt pour les êtres inférieurs de la création, verront certainement dans ce fait une démonstration concluante de l'existence du principe intelligent chez les animaux.

« Une dame de Cambridge, bien connue pour ses sentiments d'humanité envers les animaux, entourait particulièrement de soins bienveillants trois jolis poissons d'or qu'elle possédait depuis six ans.

« Il y a quelque temps un ami lui en donna un autre plus beau encore qu'elle s'empressa de réunir aux trois premiers, mais à leur grand détriment, car le nouveau venu n'eut pas plus tôt pris place auprès d'eux qu'il se mit à les poursuivre et à les mordre. Bientôt, l'un de ces derniers sauta hors du globe et tomba sur le parquet cruellement mordu, mais il fut immédiatement réintégré parmi ses compagnons.

« Le joli poisson ne pouvant vivre en paix avec eux, fut un peu plus tard placé seul dans un autre vase.

« Mais le poisson qui, pressé par la douleur, avait trouvé assez de force pour s'échapper du globe qui le contenait, tenta de nouveau l'aventure et y réussit, car le lendemain, la maîtresse de la maison le trouva sur le tapis et présentant toutes les apparences de la mort. L'ayant trouvé sec, elle le posa sur un meuble et ne s'en occupa plus.

« Environ une demi-heure après, elle le prit pour le montrer à l'un des membres de sa famille, lorsque, croyant remarquer quelques pulsations indicatrices de la vie, elle le remit aussitôt avec les autres dans son élément naturel, où il resta pendant environ une heure, paraissant respirer légèrement. Pendant ce temps, les deux autres semblaient inquiets et lui témoignaient leur intérêt en se promenant autour de lui et en le faisant de temps à autre glisser sur le fond du globe.

« Tout à coup, l'un d'eux mit sa bouche sur celle du moribond, et, aussi doucement que le ferait une tendre mère pour son enfant, lui insuffla de sa vitalité pendant six minutes environ, à la grande satisfaction du malade qui paraissait en éprouver un grand soulagement.

« Ce fait fut observé avec soin par les personnes présentes, et bientôt après elles purent voir rétabli le poisson malade, quoiqu'un peu fatigué encore des suites de son vol aérien.

« Il ne sera peut-être pas indifférent à ceux de nos lecteurs qui ont lu le fait dans le *Monday evening Journal*, d'apprendre que le petit poisson continua toute la journée à insuffler de l'air dans la bouche du poisson blessé, de sorte qu'il est aujourd'hui complètement rétabli.

WONDER. »

(*Banner of Light*, du 1^{er} janvier 1870.)

(Traduit de l'anglais par M. Elie Bloche.)

PENSÉES DE NAPOLEON I^{er} SUR L'ÂME DES ANIMAUX.

Un de nos correspondants de Belgique nous écrit ce qui suit :

« Je viens de feuilleter *Napoléon à Sainte-Hélène* (1). Dans la première partie, *Napoléon dans l'exil*, par le docteur Barry O'Meara, médecin de l'auguste exilé, je trouve le passage suivant, résumant la croyance de Napoléon sur l'Esprit des animaux. Il mérite d'être transcrit en entier :

« Il existe, ajouta-t-il, un lien entre l'animal et la divinité.
« L'homme, après tout, n'est qu'un animal plus parfait que les autres. Il raisonne mieux ; mais que savons-nous si les animaux n'ont pas un langage particulier ? Mon opinion est qu'il y a de notre part présomption à assurer que non, parce que nous ne les entendons pas. Un cheval a de la mémoire, de la connaissance et de l'amour. Il distingue son maître d'entre les domestiques, bien que ceux-ci soient plus constamment avec lui. J'avais un cheval qui me reconnaissait parmi tout le monde, et qui montrait par ses sauts et sa course plus hardie, lorsque j'étais sur son dos, qu'il avait la conscience de porter un personnage supérieur à tous ceux dont il était entouré. Il ne voulait permettre à personne autre qu'à moi de le monter, excepté à un palefrenier qui en prenait constamment soin, et, lorsqu'il était monté par cet homme, ses mouvements étaient si différents qu'il semblait reconnaître qu'il portait un valet. Lorsque je perdais ma route, je lui jetais la bride sur le col, et il la retrouvait toujours dans des endroits où, avec toute mon observation et ma connaissance particulière des lieux, je n'aurais pu le faire. Qui peut nier l'intelligence des chiens ? Il existe une chaîne entre les animaux. Les plantes sont autant d'animaux qui mangent et boivent, et il y existe des degrés jusqu'à l'homme, qui est seulement le plus parfait de tous. Le même Esprit les anime plus ou moins. »

—
« Dans le même ouvrage, ajoute notre correspondant, je trouve cette remarque de Napoléon au docteur O'Meara, lui annonçant la mort d'une personne de sa suite : — Immédiatement après sa mort, j'en fis mon rapport à Napoléon, qui me dit : « Où est son âme ? Peut-être est-elle allée à Rome pour voir sa femme et ses enfants avant que d'entreprendre le grand voyage. »

(1) Paris, chez l'éditeur, 14, rue Saint-Marc. 1861.

Variétés.

COMMENT LE SPIRITISME VIENT SANS QU'ON LE CHERCHE.

(Un nouveau médium inconscient.)

Un fait acquis à l'expérience, c'est que les Esprits agissent sur les personnes les plus étrangères au Spiritisme et à leur insu ; nous en avons maintes fois cité des exemples dans la *Revue*. Il n'est peut-être pas un seul genre de médiumnité qui ne se soit révélé spontanément. Nous en avons une nouvelle preuve dans un récit détaillé que M. Delanne a bien voulu nous adresser concernant une paysanne médium inconscient dès avant la vulgarisation du Spiritisme ; bien plus, avant d'avoir rencontré notre honorable correspondant, le médium ignorait absolument qu'il y eût d'autres personnes jouissant comme elle de la faculté d'entrer en relation avec les Esprits.

Comment ceux qui attribuent toutes les communications à la jonglerie, à l'imagination ou à une intervention diabolique, s'expliqueront-ils les faits suivants :

« Messieurs,

« Pendant mon séjour à la campagne, j'ai eu l'occasion de découvrir un médium doué de facultés remarquables, et ignorant jusqu'à l'existence du Spiritisme. Ce médium, femme d'un artisan qui travaille dans les mines de ce pays, est tour à tour, voyant, parlant, écrivain et auditif.

« Depuis *près de quarante ans*, elle reçoit des communications écrites concernant les problèmes les plus abstraits de la philosophie religieuse, et cependant elle ne sait pas lire et parvient à grand'peine à écrire quelques mots informes. C'est certainement un des premiers incarnés de notre époque qui aient été appelés à l'exercice inconscient de la faculté médianimique. Que vont dire les partisans de la transmission de la pensée et ceux qui ne voient dans les communications que le reflet des idées personnelles du médium ?

« Voici du reste, en résumé, quelle fut ma conversation avec cette femme. Je voudrais que vous eussiez pu, comme moi, la voir et l'entendre. Sa simplicité, son ignorance et sa foi, vous eussent convaincu de suite de la vérité des faits qu'elle raconte. Je dois vous dire d'ailleurs que j'ai pris des informations et qu'elles confirment entièrement ce que j'ai entendu.

« Née en 1820, de parents très pauvres, dans un petit village des Vosges, me dit-elle, je fis à dix-huit ans, une grave maladie ; j'étais percluse de tous mes membres ; naturellement vive, légère, aimant tous les plaisirs de mon âge, je souffrais cruellement d'être contrainte à l'immobilité. Pendant deux ans, je gardai le lit sans espoir de jamais guérir. Un jour que je souffrais beaucoup, jugez quelle fut ma surprise, j'entendis distinctement une voix m'appeler par mon nom ; il n'y avait personne dans la chambre. La voix continuant me dit :

« Marguerite, si tu veux être pieuse et croire en Dieu, tu guériras. » En ce moment, levant les yeux, je vois un prêtre qui me regardait avec une grande bonté. Il me dit son nom et d'avoir foi en lui. C'était le révérend Pierre Fourrier, qui a la réputation dans notre pays, de faire des miracles. L'idée me vint alors de faire un pèlerinage à Mattencourt, lieu où est le tombeau du Saint. On me transporta en voiture, avec beaucoup de peine, dans ce lieu. Pendant le trajet, j'eus plusieurs visions. Un de mes oncles, mort depuis longtemps, m'apparut.

« Arrivée à l'Église, on m'étendit, à moitié inanimée, sur la pierre tumulaire de Pierre Fourrier. Je sentis alors distinctement une main étendue se poser sur le sommet de ma tête. Tout mon corps frémit et pendant que quelques assistants récitaient des prières, la voix que j'avais entendue, me dit encore : « Si tu veux faire vœu d'abstinence et de pénitence, tu guériras ». Je me relevai à ces paroles, bien faible encore, mais j'eus la force d'aller seule devant le portrait de mon protecteur. Il me sembla voir ses lèvres s'animer et l'entendre me dire : « Si tu ne fais tes devoirs de chrétienne, et si tu ne luttas pas contre *tes passions*, tu seras brûlée comme saint Laurent. » Je fis à pied tout le parcours de l'Église jusqu'à une chapelle qui se trouve à la sortie de l'endroit ; ma mère entendit aussi la voix qui lui disait : « Prie, ta fille guérira. »

« On me ramena à la maison. La guérison fut complète, au bout de peu de temps ; je passais alors une partie de mes journées en prières dans la crainte de pécher et de retomber malade. Je faisais le bien partout où je le pouvais, dans la mesure de mes moyens.

« Il y avait près de notre habitation, un lépreux que tout le monde fuyait ; il était couvert d'ulcères. Je me mis à le nettoyer complètement ; je le guéris, et comme il était encore plus pauvre que moi, j'allai mendier pour lui.

« Quelques années après ces événements, je me mariaï, j'eus

trois enfants ; le dernier qui était une fille, fut atteint tout jeune de la même maladie que moi ; elle en mourut. Je retombai moi-même malade et je me rendis une seconde fois à Mattencourt. La manifestation eut lieu à peu près de la même manière, et je fus guérie. Mon protecteur me dit : « Tu seras un vaillant soldat du Christ et « un apôtre de sa doctrine. » Je crus cette fois qu'on se moquait de ma bonne foi, puisque je ne sais rien. Pourtant un dimanche, étant à la messe dans le village, je m'endormis sans en avoir envie, et il paraît que pendant mon sommeil, me levant debout sur mon banc, je me mis à parler haut. Je reprochai à M. le curé de ne pas mettre ses actes en harmonie avec son ministère. On fut obligé de me faire sortir.

« Un jour étant dans les champs à cultiver la terre on me dit : « Marguerite, en rentrant chez toi, prends une plume et du papier « et *tu écriras* ce que je te dicterai. — Comment pourrais-je le faire, « dis-je, je ne sais pas lire et à peine écrire quelques mots ? — Obéis « et tu verras. »

« J'essayai ; en effet, ma main partit convulsivement, et je traçai des caractères lisibles, puisque mon mari put les lire ; puis, ce furent des phrases entières, des pensées, plus tard tout un travail sur la réforme du catholicisme. M. le curé voulut voir ce que l'on me dictait. On lui recommandait même de m'instruire, de me guider de ses conseils, ce qu'il fit quelque temps ; mais lorsqu'il vit que les dictées devenaient sévères en ce qui concernait son ministère, non-seulement il ne voulut plus me recevoir, mais encore il dit partout que j'étais possédée du diable. Une fois même, en passant devant notre porte, la voix l'apostrophant par ma bouche lui dit de si grosses vérités que, se fâchant, il me fit comparaître devant le tribunal.

« La veille de la comparution mon guide me dit : « Ta robe te sauvera. »

« C'était un 10 janvier, en plein hiver ; je me revêtis d'une robe blanche. Les juges me questionnèrent, je répondis bien, paraît-il, car je fus acquittée. (On me prit, vêtue ainsi, probablement pour une folle). *Ceci se passait à peu près en 1825 ou 1826.* Depuis cette époque on me fait écrire souvent ; j'en suis avertie la nuit ; je me trouve réveillée subitement et il me vient une foule de pensées très belles et très instructives. »

« — Désireux, d'après ces renseignements, de l'étudier, je lui dis : « — Ecrivez-vous encore ?

« — Moins souvent, parce que l'on m'a recommandé de travailler ; je suis ouvrière en dentelles. »

« D'après mes informations, j'avais appris que cette pauvre créature, malgré toutes les faveurs dont Dieu l'avait comblée, avait un vice horrible ; elle se livre quelquefois à la boisson. Je lui en parlai.

« — Hélas, me dit-elle, si vous saviez, monsieur, ce que j'ai souffert de cette triste passion. C'est une grande épreuve à laquelle j'ai succombé ; j'ai un feu intérieur qui me dévore ; je suis obligée tous les jours de boire de 20 à 25 verres d'eau pour apaiser ma soif. Si je bois du vin je suis perdue.

« — Et que vous disent vos guides, lorsque vous succombez à ce terrible penchant ?

« — Ils me disent que la chair est faible, que nous devons lutter avec énergie contre les entraînements de nos passions. Le vénérable Pierre Fourrier me dit dans ces moments que j'avilis son nom, que j'offense la bonté de Dieu en me laissant obséder par mon misérable défaut.

« Vous ne sauriez croire, combien l'aveu de ses fautes si franc, si humble, me touchait. Je fus pris pour elle d'une grande pitié et je l'exhortai à être plus forte dans l'avenir. Je lui promis que de bonnes âmes prieraient pour elle, et que certainement elle remporterait victoire sur elle-même.

« Au moment de la quitter je lui dis : « Eh bien, comprenez-vous maintenant pourquoi on vous a dit : « Si tu ne luttas pas contre tes passions, *tu seras brûlée, comme saint Laurent ?*

« — Non.

« — C'est ce que l'on appelle une allégorie. L'Esprit a voulu vous dire que vous étiez prédisposée à la funeste passion qui vous domine, et que si vous n'en deveniez maîtresse, vous seriez brûlée intérieurement. Ne l'êtes-vous pas en effet ?

« — C'est pourtant vrai ; pendant de longues années, je crus qu'on me brûlerait comme Jeanne d'Arc. Je ne l'avais pas compris comme cela. Oh ! monsieur, guidez-moi, je suivrai vos conseils et je vous promets de veiller sur moi plus que jamais.

« J'allai la voir quelques jours après cet entretien. Je la fis écrire devant moi. Elle obtint une communication dont je vous envoie ci-joint quelques lignes. Les lettres sont bien formées ; le style n'est pas brillant, mais très lisible. Elle n'avait jamais entendu parler de Spiritisme ; elle ne pouvait croire que bien des personnes

aient la même faculté qu'elle. Elle se croyait un petit prophète, ou tout au moins une exception privilégiée ; cependant elle n'en tirait pas vanité.

« Vous voyez que la brochure adressée aux paysans, dont vous annoncez la publication, a bien sa raison d'être ; elle vulgarisera notre chère doctrine, tout en devenant un guide pour les médiums inconscients plus nombreux qu'on ne le pense généralement.

« Recevez, etc.

« AL. DELANNE. »

—
UNE APPARITION A BEYROUTH (SYRIE).

Nous empruntons au journal : *Les Annales du Spiritisme en Italie*, de Turin, le récit suivant qui nous a paru de nature à intéresser vivement nos lecteurs. Nous saisissons avec empressement cette occasion de témoigner à la rédaction des *Annales* tous nos remerciements pour le dévoûment, la persévérance, et l'érudition avec laquelle elle s'attache à populariser en Italie, les croyances coordonnées par Allan Kardec. Certes, si le Spiritisme a acquis quelque droit à la sympathie des Italiens, et a rencontré en Italie de nombreux adhérents, c'est certainement grâce au talent et à la sagesse avec lesquels un certain nombre de journaux spirites et en particulier les *Annales*, ont arboré et soutenu le drapeau du maître.

Ceci posé, revenons à l'apparition qui fait l'objet de cet article ; nous traduisons textuellement :

« La société de *Beyrouth* si recommandable par son empressement à populariser notre doctrine et par les progrès qu'elle lui a fait accomplir particulièrement à *Soria*, nous transmet le fait suivant que nous publions dans toute son intégrité :

« La signora *Burl* qui habite ce pays depuis plusieurs années, bien connue pour son excellente réputation et la fermeté de ses convictions spirites, a affirmé à la Société la réalité d'un fait d'apparition arrivé à une de ses amies, la signora *Onorina Battaile*.

« La signora *Onorina Battaile* Française d'origine, personne considérable et très estimée, demeurant au *Monte Libano* depuis quelques années, nous raconta ce qui suit :

« Pendant que j'étais seule à la maison, mon mari, étant aller
« passer quelques mois en France, j'eus la vision que voici :

« Une nuit que je dormais profondément, je fus éveillée subi-

« tement par une voix m'appelant très fortement : « Onorina ! Ono-
« rina ! » Emue, je m'écriai aussitôt : « Qui est là ? » Alors je sentis
« quelques mouvements autour de mon lit, et regardant fixement
« devant moi, j'aperçus une dame d'assez haute stature et d'aspect
« fort agréable, qui me dit : « Ne t'effraye pas ; je suis ta belle-
« mère. Ton mari est bien malade, mais il ne mourra pas. Il ne
« veut pas te faire connaître son état, de crainte de t'effrayer,
« mais sois persuadée de la vérité de ce que je te dis. Ecris-lui
« immédiatement, et dis-lui que moi, sa mère, je suis venue te voir ;
« adieu. »

« Pendant ce temps j'étais assise sur le lit ; je voulus proférer quel-
« ques paroles, mais je ne le pus. Je tins constamment mes regards
« fixés sur l'Esprit ; lorsqu'il eut fini de parler, il se tourna vers
« une fenêtre à travers laquelle il passa, en l'ouvrant avec un tel
« fracas que la domestique qui couchait dans la chambre voisine,
« en fut réveillée en sursaut et vint aussitôt me demander ce qui
« était arrivé. Alors, nous allâmes ensemble à la fenêtre qui non-
« seulement était grande ouverte, mais encore avait toutes ses
« vitres brisées.

« L'événement me parut si singulier que sans le fait positif de la
« fenêtre ouverte et brisée, je n'aurais pu me persuader de la réalité
« de l'apparition ; je me serais crue sous l'influence d'un cauchemar
« ou d'une hallucination.

« Mais ce qui me convainquit davantage encore, c'est que plus
« tard, au retour de mon mari, j'appris de lui-même que tout ce que
« l'Esprit m'avait dit était l'exacte vérité. »

(Pour copie conforme, le secrétaire : VERGI, *Annales du Spiritisme
en Italie*, mai 1870.)

(Traduit de l'italien par miss F. S.)

AUTO-DA-FÉ VOLONTAIRE AUX INDES.

Le *Pionnier*, de Calcutta, publie le récit très curieux d'une nou-
velle *suttie* qui a eu lieu cette année dans l'Inde :

« Le 15 avril 1869, le frère d'une femme appelée Mussuma
Rahusia, habitant un village situé à six milles de Scheloe, dans le
district de Cawnpore, arriva dans ce village portant à Mussuma
Rahusia la nouvelle que son mari, le brahamine Omeid-Tewarrée,
venait de mourir à Mhow. La veuve montra une très grande émotion

et se mit à crier : « Sutt Ram! Sutt Ram! » Puis elle annonça l'intention de se brûler. Le pundit de la famille fut consulté; il fut d'avis de soumettre Massumat Rahusia à une épreuve : « Mettez-
« lui, dit-il, la main sur une lampe allumée, pour voir si elle suppor-
« tera la douleur. » La lampe fut apportée; la veuve mit sa main à la
flamme jusqu'à ce que la chair fût noire et crevassée. « Cela ne m'a
« point fait de mal, dit-elle, et je suis toujours prête au sacrifice. »

« Les voisins s'assemblèrent en grand nombre, et beaucoup ma-
nifestèrent une grande appréhension des résultats qui pourraient
suivre la suttie; même les membres de la famille de la femme, dé-
clarèrent qu'ils s'y opposaient, les suites pouvant être très sérieuses.
L'affaire en resta là tout le jour; la veuve tenait bon.

« Le lendemain matin, elle partait avec quelques-uns de ses pa-
rents pour Bithoor dans le but de rendre les devoirs à son mari,
quand le pundit la rappela en lui disant que la journée se montrait
sous des auspices défavorables. Alors Massumat Rahusia commença
à crier : « Sutt Ram! Sutt Ram! Je veux brûler avec mon mari. »
Et ainsi toute la journée.

« Pendant ce temps le peuple s'attroupait. Vers le soir, la future
victime s'adressa à quelques zémindars, et les pria de lui prêter un
champ pour le sacrifice. L'un d'eux, vaincu par ses supplications,
lui dit : « Allons, je vais vous donner un champ, quelles qu'en
« puissent être les conséquences, et bien que beaucoup y trouvent du
« danger. » Les opposants diminuèrent ou se turent, et la foule, tou-
jours croissante, vint présenter ses hommages à la sainte femme.
On croyait à tort que le sacrifice aurait lieu immédiatement dans la
soirée.

« Le lendemain matin, un homme entra dans la maison au point
du jour; il tomba à genoux devant la femme : « Maharini, lui dit-il,
« je suis aveugle, rends-moi la vue; tu peux faire des miracles,
« puisque tu vas te sacrifier. » Massumat Rahusia n'avait pas mangé
depuis deux jours et n'avait bu que de l'eau du Gange; elle sem-
blait épuisée : elle pria les gens de la maison de préparer le bûcher
et resta quelque temps sur le dos, respirant convulsivement.

« Ses amis la crurent mourante; le pundit, apercevant un vête-
ment qui avait appartenu au mari, pria le fils de la veuve de le
porter à sa mère : « L'âme de Massumat Rahusia, disait-il, sou-
« pire après son mari; sûrement, la vue de ce vêtement rappellera
« la mourante à la vie. » Le pundit eut l'air d'avoir raison.

« A la vue du vêtement, la veuve porta violemment ses deux

mains à sa poitrine, se leva, demanda des musiciens et s'informa auprès des zémindars si on lui avait trouvé un champ pour le bûcher. Le pundit, naturellement, trouva l'occasion d'adresser une homélie à ses paroissiennes :

« Peu de femmes, criait-il, aiment leur mari autant que Mussu-
« mat Rahusia aime l'habit de son époux. »

« En ce moment, arriva le zémindar qui avait offert son champ la veille ; il se déclara prêt à tenir sa promesse, ordonna qu'on coupât du bois et qu'on le portât à l'endroit du sacrifice. Les travailleurs ne manquèrent pas à la besogne ; le bûcher fut construit ; on en informa la veuve qui s'attifa, mit ses plus beaux bijoux, et, sans perdre de temps, marcha ou plutôt courut vers le lieu de sa mort, suivie de deux ou trois cents voisins ; les hommes venaient les premiers, les femmes ensuite ; derrière, une bande de musiciens.

« Arrivée au bûcher, la suttie (c'est le nom que prend en ce moment la veuve) monta tranquillement, croisa ses jambes sous elle, et pria son fils de mettre le feu. Ce fils, d'environ dix-huit ans, portait une poignée d'herbes à cette intention. Il ne se le fit pas dire deux fois et mit le feu. Les flammes montèrent ; la suttie se leva à demi, sur quoi les spectateurs murmurèrent ; mais la veuve se rassit immédiatement et fit comprendre par des gestes qu'elle ne voulait point échapper à la mort. Les assistants jetaient de nouveau bois sur le bûcher ; la flamme augmenta, enveloppa et recouvrit la victime. Le sacrifice était consommé. Les spectateurs jetèrent des fleurs et diverses offrandes sur le bûcher, puis on se sépara. »

Cet article, intéressant par les conditions exceptionnelles de fermeté et d'insensibilité matérielles dans lesquelles l'auto-da-fé s'est accompli, ayant été lu dans un groupe particulier, a été l'objet de la communication suivante :

(Paris, 5 octobre 1869.)

« La cruelle habitude de condamner la veuve d'un Indien à périr sur un bûcher, tend chaque jour davantage à disparaître. La civilisation européenne, en pénétrant dans l'Inde, sape incessamment les vieilles superstitions de ce peuple dont les croyances si avancées, sous certains rapports, ont été dénaturées et voilées par le temps et la mauvaise foi. Ce qu'il y a de particulier ici, c'est que, au contraire de ce qui a lieu généralement, la femme, loin de lutter contre ceux qui demandent le sacrifice, et de subir ce martyre avec épouvante,

est la première à le réclamer à grands cris, et comme la seule satisfaction qui puisse lui être donnée. Ce n'est pas le désespoir qui la guide : c'est le fanatisme et le sentiment inconscient de l'expiation. Elle a fait brûler autrefois, lorsqu'elle vivait comme homme, des femmes qui se révoltaient à l'idée de monter sur un bûcher; elle les a séparées violemment de tout ce qu'elles aimaient. Il fallait aussi qu'elle mourût de mort violente, et montrât que la mort ne la réunit pas à celui qu'elle espérait retrouver au delà du tombeau.

« L'insensibilité était complète chez elle; elle n'a point souffert pour mourir, parce que le sacrifice n'eût pas été accompli, si elle eût montré la moindre hésitation, car ses parents et ses amis se fussent opposés à l'exécution. Mais lorsque l'hésitation n'était plus possible, lorsque les flammes avaient déjà carbonisé le corps et en avaient chassé la vie, l'Esprit engourdi se réveilla et les liens qui le retenaient à la matière, relâchés assez pour provoquer la mort, ne l'étaient pas suffisamment pour supprimer la douleur. Depuis l'incinération, elle souffre constamment, incessamment des baisers de la flamme éteinte; elle crie, elle se tord; elle demande la mort qu'elle a subie, mais qu'elle ne croit pas consommée! Elle qui a voulu mourir pour rejoindre son époux, elle n'a gardé de la vie que les souffrances et n'a pas le bénéfice de la désincarnation. Elle est seule et elle souhaite d'être anéantie.

« Que d'expiations de cette nature l'on ne soupçonne pas et dont on ne comprendrait pas la justice en les connaissant, si le Spiritisme ne venait jeter sur ces questions la lumière de l'évidence. Étudiez et méditez sans cesse, vous trouverez la clef de toutes les inégalités physiques et morales et de toutes les aspirations au progrès.

MOKI. »

Dissertations spirites.

LES MESSIES DU SPIRITISME.

X*** (28 mai 1870. — Médium, M. Marc Baptiste.)

Les occasions et les auxiliaires ne manqueront pas; il faut savoir saisir les unes, et profiter des autres. Il y aura lutte, mais elle sera de courte durée. Les opposants seront forcés de reconnaître leurs erreurs; du reste comme toujours, ils aideront puissamment à la propagation de l'idée.

Il est des hommes antipathiques aux masses qui n'ont besoin que d'émettre une opinion pour qu'elle soit immédiatement combattue de toutes parts. C'est de cette prédisposition que les Esprits se servent pour arriver à leur but. Ils entourent ceux qui ont mission de prêcher la doctrine d'une atmosphère sympathique qui les fait aimer et écouter de ceux auxquels ils s'adressent; d'ailleurs comment pourrait-il en être autrement? L'amour attire l'amour, la sympathie commande la sympathie. La confiance se gagne peu à peu, et une fois gagnée elle se perd difficilement, aussi difficilement qu'on la reconquiert lorsqu'une fois on l'a perdue. La volonté de Dieu est irrésistible, mais lui-même veut, pour que cette volonté soit exécutée, qu'elle soit désirée par ceux-là mêmes à qui elle doit apporter le bonheur. Voilà pourquoi le concours des incarnés sur la terre est indispensable à la régénération. Voilà pourquoi nous faisons appel à tous les hommes de bonne volonté.

Il m'a été donné d'ébaucher le travail quand j'étais visiblement au milieu de vous; aujourd'hui il m'est permis de le continuer, et plus clairvoyant qu'à l'état d'incarnation, je m'adresse à tous ceux que leurs diverses positions dans le monde mettent à même d'exercer une influence quelconque sur les personnes qui les entourent. Je travaille ainsi de concert avec une multitude d'Esprits incarnés ou désincarnés, à préparer la voie de celui qui doit bientôt se révéler parmi vous et qui passera inconnu encore pour un grand nombre alors que de faux prophètes s'élèveront contre lui et séduiront beaucoup de personnes.

Aussi rappelez-vous les paroles de l'Évangile, si l'on vous dit : « Le Christ est ici, il est là », ne sortez pas pour aller le voir, car celui qui sera le véritable messie passera inaperçu; *ses œuvres seules le feront connaître, ou plutôt le résultat de ses œuvres qui ne sera connu et apprécié que lorsqu'il aura dépouillé son enveloppe mortelle.* Qu'importe du reste que vous le connaissiez ou non? Unissez-vous d'intention avec lui, cela suffira. Vos yeux peuvent vous tromper, comme vos oreilles, comme votre jugement, comme votre raison. La gloire que le grand prédestiné recherche n'est pas la gloire menteuse d'une bruyante publicité, c'est la gloire pure du bien accompli dans le silence et dans le recueillement. Il passera inconnu, mais ses œuvres resteront; méprisé, mais glorieux devant le Très-Haut; pauvre et petit aux yeux des hommes, mais riche et grand entre les grands et les riches, devant son Père! *Et surtout que*

L'idée ne vienne à aucun de vous que vous pourriez être cet envoyé ! C'est un écueil où vous attendent les Esprits malfaisants qui voudraient faire échouer l'œuvre parce qu'ils voient que la terre leur échappe et que c'est dans des lieux inférieurs qu'ils seront tenus d'expié leur incurable orgueil et leurs mauvaises passions. Oh ! non, mes amis, mes frères, ne vous laissez aller à aucune de ces pensées qui empoisonnent les meilleures actions et en enlèvent tout le mérite. Non ! Soyez doux et humbles de cœur comme le véritable Christ de l'Évangile, comme le messie dont vous êtes appelés à former la suite sur la terre, sans le connaître pour la plupart, et uniquement par une communion de pensées et d'aspiration.

Heureux ceux qui, en complète concordance avec l'Envoyé de Dieu, feront leur partie dans ce concert comme on n'en a jamais entendu sur la terre ! Comme celui qui jette à pleines mains sur une terre bien préparée, la semence qui doit produire la nourriture de l'avenir, lui jettera aussi à pleines mains la semence spirituelle qui doit assurer le bonheur à venir de l'humanité. A vous de recouvrir la précieuse graine, de la sarcler, de la garantir contre le froid et les intempéries afin qu'elle lève convenablement et que la moisson soit abondante.

Le père de famille sème ; ses enfants et ses serviteurs font les travaux nécessaires à la production ; mais le père de famille terrestre ne prend pas la semence dans son propre fonds ; il la puise dans le grenier où les travaux communs l'ont accumulée, tandis que le *Consolateur* puise dans les trésors qu'il a su lui-même amasser par de longs et généreux travaux ; il a mérité la charge qui lui est octroyée aujourd'hui ; il a longuement lutté et il a vaincu. A chacun de nous de suivre son exemple, de lutter et de vaincre pour jouir un jour d'un bonheur égal au sien.

Il passera inconnu des autres et de lui-même. Celui qui oserait se dire messie prouverait par cela seul qu'il ne l'est pas. Mais à quels malheurs sans nombre ne s'exposerait pas l'insensé qui ne craindrait pas d'usurper un titre aussi haut dans l'échelle des Esprits ! Outre le ridicule que la plupart des hommes déverseraient sur lui avec justice, quelles ne seraient pas sa honte et sa déconvenue lorsque, rentrant dans le monde des Esprits où rien ne reste caché, il se verrait en butte aux regards scrutateurs de ceux dont il se serait joué ! Oh ! malheur, cent fois malheur à l'orgueilleux qui aurait de pareilles prétentions ! Ce n'est pas sans raison que je m'appesantis sur ce sujet, car j'en vois un grand nombre qui d'une

manière avouée ou non se laisseront aller sur cette pente terrible, irrésistible pour beaucoup, parce qu'ils auront entrepris une œuvre au-dessus de leurs forces. O sainte humilité, sois-leur en aide !

La présence du messie s'annoncera donc par un changement dans l'état social, par l'amélioration des masses produite sans cause visible, mais dont les effets seront indiscutables. Ainsi l'aveugle reçoit les bienfaits du soleil sans pouvoir le contempler ; ainsi les hommes sentiront les bienfaits du grand prédestiné sans le voir et sans le connaître, ou plutôt ils le verront, ils le coudoieront, ils vivront chaque jour face à face avec lui sans se douter que c'est de lui que vient tout le changement qui s'opère. Comment s'en douteraient-ils, puisque lui-même ne s'en doute pas et que, en aurait-il l'idée, sa modestie la lui ferait rejeter comme une mauvaise pensée, se contentant de faire, dans la mesure de son élévation et de ses forces, tout le bien possible ?

Voilà le triomphe de cette force de la pensée que notre doctrine vous fait connaître, de cette force impalpable et invisible, irrésistible puisque aucune autorité au monde n'a le pouvoir de l'entraver ; cette force qui s'impose même à ses adversaires les plus obstinés. Que dis-je ? encore plus à ses adversaires qu'aux autres. C'est surtout à ses adversaires, qu'il faut dire. Comment ne vaincrait-elle pas toutes les résistances ! Comment ne triompherait-elle pas de toutes les mauvaises volontés ! Et songez, mes amis, que chacun dans votre sphère vous êtes appelés à faire mouvoir cette force immense qui comme un *immense bélier* doit renverser les derniers remparts de l'obscurantisme, de l'ignorance, de tout ce passé qui n'a laissé après lui que sang, ruines et désolation, qui a eu sa raison d'être comme toutes choses, car rien ne se transforme brusquement. Eh bien ! réfléchissez et dites si votre rôle n'est pas assez beau et si vous avez besoin de porter vos regards ambitieux sur une position dont vous êtes encore trop éloignés pour pouvoir l'atteindre. Dites si Dieu n'est pas le meilleur des pères en divisant ainsi le travail à chacun de vous ? De quoi vous servirait un bonheur que vous n'êtes pas encore à même de comprendre ? Il faut marcher pas à pas dans la voie du progrès ; l'enfant qui ne sait pas lire ne peut guère songer à reproduire l'écriture qui pour lui ne présente que des caractères sans signification. Contentez-vous du bonheur que vous apporte le devoir accompli, et, comme je vous l'ai déjà dit, *soyez doux et humbles de cœur !*

ALLAN KARDEC.

La charité

(Société spirite de Rouen; 17 avril 1870. — Médium, M. Bouteleu.)

Hors la charité point de salut. Jamais plus belle devise ne servit de point de ralliement à l'humanité et ne résuma mieux les devoirs de chacun envers tous et de tous envers chacun.

Soyez charitables, car dans votre société à peine au sortir de l'enfance morale, que de plaies à panser, que de défaillances, que de chutes, que de souffrances de toute nature s'offrent à votre vue et vous invitent au bien! Là, un pauvre être en proie dès la naissance aux privations les plus pénibles; que deviendra-t-il si une main secourable ne vient l'aider à gravir les premiers sentiers de la vie? Ici, la maladie apparaît avec son cortège de misères, et le pain va manquer à cette famille déjà malheureuse et en proie aux douleurs de l'infortune, si votre cœur compatissant ne vient apporter non l'humiliante aumône, mais le secours fraternel et caché dont la valeur est ainsi doublée. Puis, plus tard, sur le soir de la vie, quand les membres engourdis par la vieillesse se refusent au labeur quotidien, soyez encore là pour aider à cette existence laborieuse à achever sa tâche et pour qu'une bénédiction du pauvre vous facilite à vous aussi le passage du trépas : passage si sombre pour ceux qui oublièrent que le véritable rôle échu à chacun ici-bas, est le bien envers tous suivant la mesure de ses forces.

Mais ce n'est pas tout, et secourir vos frères dans leurs souffrances matérielles n'est que la plus faible partie de votre tâche; il est un autre ordre d'idées que vous ne devez pas oublier : l'*Assistance morale*.

Contribuez au développement, au progrès de l'esprit, par vos conseils, par une éducation raisonnée, par une instruction solide, afin que, sachant s'étudier lui-même, l'homme puisse, des effets remonter aux causes et comprendre ainsi le merveilleux enchaînement qui relie toutes les créatures, depuis la plus infime jusqu'à la plus élevée dans la hiérarchie des êtres. Pour en arriver là, de nombreux efforts sont nécessaires et variés à l'infini, suivant les circonstances.

Consultez toujours votre conscience et votre cœur, et aidés de l'assistance des bons Esprits, vous discernerez facilement les moyens nécessaires pour atteindre ce but, qui doit être l'objet de vos constants efforts, car votre existence ne doit pas se borner à vous

ménager les moyens matériels et intellectuels en vue de votre avancement personnel, mais aussi à contribuer à l'avancement, à l'harmonie des mondes, par un hommage rendu à la solidarité universelle.

Que votre charité surtout soit humble dans ses efforts; que jamais le sourire du mépris n'erre sur vos lèvres, ne se glisse dans vos cœurs en présence du triste spectacle présenté trop souvent par ceux qui, encore asservis par les passions matérielles, oublient tout et se laissent emporter par le courant. C'est là surtout que vos efforts doivent se diriger et redoubler de puissance, afin de soulager ces Esprits en souffrance et leur faire faire un pas en avant. Que dans ce cas, une fraternelle assistance ne se fasse pas attendre, car sachez bien qu'une parole affectueuse, qu'un regard, un sourire de sympathique pitié, peuvent cicatriser les cœurs ulcérés et les aider à sortir de cet état d'abaissement par lequel vous avez passé pour la plupart, et dont vous n'êtes vous-mêmes sortis que par vos efforts secondés par les efforts de vos frères.

Oh oui, mes amis, votre devise est vraie, car elle résume les devoirs de l'homme envers l'humanité, de l'humanité envers la création entière, et de la création entière envers Dieu !

Poésie spirite

LA CHÈVRE ET LE CHOU

(FABLE)

Contre la chèvre un chou se trouvait engagé
Bien malgré lui, dans une affaire;
Et comme un plaideur ordinaire,
Il voulait n'être pas mangé.

La chèvre persistait; elle invoquait pour titre :
Faim de chèvre. Or voici comment

Le chef d'un grand troupeau, Farou, pris pour arbitre,
Sans timbre et sans délais rendit son jugement :

- « Entre nous, leur dit-il, la guerre c'est folie;
- « Je vous aime, voyons, que je vous concilie.
- « Toi, chèvre, tu voudrais l'absorber sans pitié;
- « C'est mal, il te suffit d'une bonne moitié.
- « Et toi, chou, pour si peu n'échauffe pas ta bile;
- « A la chèvre abandonne une feuille inutile;

« Que l'on soit cabus ou chou-fleur

« On ne brille que par le cœur. »

La chèvre s'indigna. — Froidement irascible

Le chou lâcha le mot, le grand mot : *impossible*.

Moi je déclare triple fou

Qui veut contenter chèvre et chou.

(*L'Esprit frappeur de Carcassonne.*)

Bibliographie

LE PHARE, journal du Spiritisme, à Liège (1)

Sous ce titre, à partir du 1^{er} juillet prochain, la Société spirite l'*Avenir* de Liège, va mettre en circulation un nouvel organe spirite, spécialement destiné à populariser en Belgique les enseignements des Esprits. Le but éminemment sérieux que se propose cette Société, la conviction inébranlable et les connaissances spirites de ceux qui en font partie, nous font bien augurer de la direction donnée à cette publication. Grâce à elle, sans doute, le Spiritisme continuera à se développer en Belgique, où il trouve déjà de si nombreuses adhésions. La Société et son journal ont nettement arboré le drapeau de la *Revue spirite*. La profession de foi suivante, destinée au premier numéro du journal, indique suffisamment l'esprit qui préside à la rédaction, pour que toutes nos sympathies et celles de nos lecteurs soient acquises à la nouvelle entreprise :

« Le Spiritisme étant le port où les idées progressives amèneront, à travers le temps, les fervents de l'église et du temple, de la mosquée et de la pagode, le récif où viendront se briser tôt ou tard la négation, le doute, l'indifférence, nous avons cru de notre devoir, connaissant sa philosophie pure, de créer un journal bi-mensuel, sous le titre :

LE PHARE.

« *Le Phare*, nous l'espérons, sera en butte aux critiques et aux sarcasmes de nos adversaires. Nous disons : *nous espérons*, parce que la critique fera notre force en divulguant notre manière de voir,

(1) Publié sous la direction de M. Borsus, 96, Faubourg-Sainte-Marguerite, à Liège, le journal *le Phare* paraîtra deux fois par mois, format du *Petit Journal*; prix de l'abonnement : 5 francs.

et les sarcastiques, par leurs railleries, ne feront ressortir que plus vivement la grandeur et la pureté de nos idées.

« Forts de nos principes basés sur la science et la moralité, nous voulons, comme nos frères de France et d'autres nations, devenir les pionniers de l'avenir, et nous sommes certains que l'ardent désir de voir fleurir le syncrétisme, se réalisera au dix-neuvième ou au vingtième siècle.

« *Le Phare*, dans ses colonnes, aura la prétention d'abord, au hasard des athées d'opposer un Dieu; au néant du matérialiste, l'immortalité; aux fanatiques religionnaires, des vérités dégagées de tout mysticisme; aux savants, leur démontrer que, si parfois, le Spiritisme devance la science, il ne s'en écarte pas; il résumera les faits psychologiques se passant sur le continent, découvrira l'erreur, proclamera la vérité.

« *Le Phare*, comme l'appareil dont il porte le nom, sera la lumière montrant aux désespérés un horizon plein de bonheur; aux négateurs et aux sceptiques, la réalité de la vie d'outre-tombe.

« *Le Phare*, enfin, sera la réconciliation; sa clarté montrera au pauvre et à l'opulent, que misère et richesse ne sont que des outils plus ou moins bons ou mauvais, dans les mains de l'incarné, pour parvenir à la perfection. »

(*La Rédaction.*)

L'Harmonie sociale

Revue populaire des intérêts de l'individu, de la famille, et de la société

AU POINT DE VUE DES LOIS PROVIDENTIELLES QUI RÉGISSENT LES MONDES (1)

Tel est le titre d'un journal qui se publie mensuellement à Bruxelles (Belgique) dans le format grand in-8 de 32 pages à deux colonnes, sous la direction de M. Z. J. Godimus, professeur d'économie politique et avec la collaboration d'auteurs connus dont les noms sont à la fois un programme et une recommandation pour les matières traitées par cette feuille. Ce n'est pas comme organe des sciences sociales que nous avons à l'apprécier; sous ce rapport, nous nous en référons à de plus compétents qui le jugeront à la hauteur de son titre. Tout ce que nous en pouvons dire, c'est que l'*Harmonie*

(1) Prix de l'abonnement par an pour la Belgique, 6 francs. Etranger, 7 francs. S'adresser à M. Godimus, 21, Montagne-des-Aveugles, à Bruxelles.

sociale est un journal sérieux où toutes les questions de son programme sont traitées à fond par des hommes spéciaux. Cette considération n'est pas sans importance pour nous, mais ce qui nous intéresse davantage encore, c'est que sans se poser en propagateur de la doctrine, il a compris cependant que le Spiritisme a pris rang parmi les faits d'actualité qui préoccupent l'opinion. Aussi M. Godimus dans une lettre qu'il a bien voulu nous adresser avec quelques numéros spécimens, nous témoigne-t-il le désir de se mettre en relation avec nous au sujet de Spiritisme, et de reproduire les articles de la *Revue* qui cadreront avec la publication de l'*Harmonie sociale*. « Je me tiendrai ainsi, dit M. Godimus, au courant des phénomènes spirites, j'intéresserai à votre œuvre mes lecteurs (tous gens instruits), et je contribuerai sans doute à la propager en Belgique. »

Enfin, dans le courant de la seconde année de sa publication, M. Godimus compte publier des articles de fond sur le Spiritisme, et s'est déjà, à cet effet, entendu avec un rédacteur spécial. Nous nous félicitons de l'hospitalité que M. Godimus a bien voulu nous offrir dans ses colonnes et nous sommes heureux de voir qu'il a compris le vrai rôle du Spiritisme dans le grand concert de l'*Harmonie sociale*.

Tel est le résumé du programme qui nous a été présenté et auquel nous ne pouvons qu'applaudir. Il serait à désirer que cet exemple eût des imitateurs dans la presse. Les journaux qui entreraient franchement dans cette voie ne pourront qu'y gagner moralement et matériellement, car ils s'attireront par leur tolérance la sympathie de tous les esprits sans parti pris, et celle des spirites, qui forment aujourd'hui une masse de lecteurs de plus en plus prépondérante, se portera naturellement de leur côté.

ÉVANGILES (les quatre), suivis des *Commandements*, expliqués en Esprit et en vérité par les Évangélistes ; par ROUSTAING, avocat à Bordeaux. — 3 vol. in-12 ; 10 fr. 50. Paris, *Librairie spirite*, 7, rue de Lille.

Nous prévenons nos lecteurs que la *Librairie spirite* vient de recevoir en dépôt un certain nombre d'exemplaires de cet ouvrage que l'on croyait complètement épuisé. Ces trois volumes seront expédiés *franco* à ceux de nos abonnés qui nous en feront la demande, contre un mandat de poste de 10 fr. 50, à l'ordre de M. BITTARD.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. DESLIENS.